

DANS LA MÊME COLLECTION

Alain Bellet, FAUSSE COMMUNE
Antoine Blocier, TEMPLIERS.COM
Philippe Breton, CRIME PARIÉTAL
Jack Chaboud, LE TRONC DE LA VEUVE
François Darnaudet, L'OR DU CATALAN
Laurent Martin, OR NOIR PEUR BLANCHE
Gilda Piersanti, L'INCONNU DU PARIS-ROME
Maïté Pinero, LA MORT DU PETIT POUCKET (Baleine)
Noël Simsolo, DISPARU EN MAI 68
Gérard Streiff, LES CAVES DE LA GOUTTE D'OR (Baleine)

MAÏTÉ BERNARD

NÎMES – SANTIAGO

POLARCHIVES



LE PASSAGE

LE GRAND BRUN MAIGRE

Couverture : Julien Levy
Photographie de couverture D. R.

© Le Passage Paris-New York Editions, 2004

Les maths, et surtout les nombres premiers et les divisions. L'économie, en général et en particulier. Les portes de métro qui se referment avant qu'on ait pu entrer. Les services de sécurité dans les aéroports. Les pubs dans les boîtes aux lettres. Les pubs au milieu des mails. Je peux en citer d'autres. Ce que je veux dire, c'est qu'on sait tous ce qui n'est pas sexy.

De la même manière, on sait tous ce qui est sexy. Des bottes de cow-boy (avec le bon cow-boy dedans); de longues jambes dans un jean; un sourire timide dans la rue; le même sourire, beaucoup moins timide, mains dans les poches du jean, qui demande « Tu rentres comment? »; un baiser qui s'attarde dans le cou, si possible avec ses mains sur nos hanches, et encore mieux, un deuxième baiser, un peu plus bas, ou un peu plus haut; *Don't look now*, le film bizarre de Nicholas Roeg, avec cette scène érotique incroyable entre Julie Christie et Donald Sutherland, entrecoupée de plans où ils font des choses de la vie quotidienne, des choses de couple marié depuis longtemps; faire rire un homme qui me plaît; qu'un homme qui me plaît me fasse rire; un homme qui me plaît que je fais rire et qui me fait rire; rire ensemble; le dos nu d'une femme; un homme qui sent bon; un steak saignant (et pourquoi pas? Pressez un peu et il en sort du sang...); un homme qui sent bon mais d'un parfum si léger qu'il faut être près, très près, pour le

sentir... et ce qui vient d'entrer au Mont-Blanc, debout à la porte, ce qui me cherche des yeux, ça, c'est sexy.

Il porte une chemise bleu roi, un jean, une ceinture et des chaussures noires, une valise et un ordinateur portable dans une main, un trousseau de clés dans l'autre. La trentaine, grand, mince, cheveux bruns, très courts, il a les yeux noirs, il ne s'est pas rasé ce matin, il sait que ça lui va et je suis sûre qu'il sent bon. Le front large, de la place pour penser, et ce regard qui indique quelqu'un derrière les pupilles. Le teint doré, les pommettes saillantes, le menton aussi, joli nez, jolie bouche.

Immédiatement, tous mes sens sont en alerte. Désir, méfiance, curiosité, oh cette curiosité m'a déjà perdue, oh ça fait longtemps qu'un homme ne m'a pas intriguée, tellement longtemps que... Je me reprends.

C'est, tout simplement, un de mes fantasmes incarnés : Le Grand Brun Maigre.

Minet, il ne serait pas dangereux, juste le plaisir des yeux, voire plus si affinités, mais rien d'attachant. Or ce qui m'inquiète tout de suite, c'est que je ne le trouve pas mignon.

Il s'avance :

– Chloé Bourgeade ?

– Oui.

Je souris, tends la main :

– Vous êtes Raphaël Labbé.

Il acquiesce, pose le trousseau, me serre la main, ne sourit pas.

Je ne suis pas habituée à ce que les hommes ne me sourient pas.

– Vous partez ?

Ça commence bien. Il arrive et je demande : « Vous partez ? » D'ailleurs, il me regarde comme si j'avais l'air

idiote. Ou si je l'avais blessé. Je montre la valise et l'ordinateur portable.

– J'arrive. D'Allemagne.

– Vous voulez vous asseoir ?

Il superpose les sacs, tire la chaise, s'installe :

– Alors c'est vous qui faites l'article sur Pinochet, dit-il.

D'accord. Je comprends. La pluie et le beau temps, c'est pas son genre. Tant mieux, le mien non plus. À la limite, quand on se plaît, je trouve même ça indécent. À la limite, quand on se plaît, je trouve que ce serait moins hypocrite de pousser des grognements ou de se renifler le cul.

– Oui, pour ma revue *Prométhée*, enfin, pas ma revue, je ne suis pas la propriétaire, ni même la rédactrice, je suis juste...

Une gourde.

– ... une journaliste, dit-il.

– Oui, voilà, c'est le mot que je cherchais.

Et je ris.

Pas lui.

– C'est Crémieux, mon rédacteur en chef...

J'entends ma voix. Marlene Dietrich. Chloé, reprends-toi, tu veux essayer d'avoir l'air d'une femme, c'est bien, mais une octave plus haut peut-être ?

– ... Crémieux, qui m'a...

Cette fois on aurait dit Titi, celui qui croit qu'il a vu un Gros Minet.

– Qu'est-ce qui vous fait rire ? dit Raphaël Labbé. Pinochet ?

Ohlala, je suis tombée sur un sentencieux !

– Non, Gros Minet, mais cherchez pas, je vais...

Respirer.

Le regarder en face.

Grand, mince, cheveux bruns, très courts, les yeux noirs, pas rasé et le teint mat. Le front large, de la place pour penser, et ce regard qui indique quelqu'un derrière les pupilles. Le teint doré, les pommettes saillantes, le menton aussi, joli nez, jolie bouche.

Et puis la chemise bleu roi, et je sais qu'il a un jean, et j'ai vu sa ceinture et ses chaussures noires, et j'aime les hommes qui savent choisir leur ceinture et leurs chaussures.

Fin de l'inventaire.

On peut se mettre au travail.

– Crémieux m'a dit que vous êtes chilien, journaliste...

Il m'interrompt :

– Donc ça fait de moi un expert sur Pinochet.

Et puis je ne sais pas ce qui me prend, je craque :

– Écoutez, moi, ce portrait de Pinochet, je n'ai pas envie de le faire ! Même un portrait d'Allende, je n'aurais pas eu envie ! J'ai pas envie de parler du Bon et du Méchant, j'ai pas envie de parler du 11 septembre et de discuter pendant des heures sur le 11 septembre 73 et le 11 septembre 2001, et est-ce que les Américains ont bien mérité leur 11 septembre, et est-ce qu'ils ont volé celui des Chiliens et...

Il m'interrompt encore, plus sec si c'est possible :

– De quoi vous avez envie ?

– De vous voir sourire.

Cette fois, c'était la bonne voix, la vraie.

Et je l'ai surpris.

Et il résiste.

Alors je souris, un peu, et doucement je dis :

– De vous voir *me* sourire.

Et ça marche. Et ce n'est pas le genre à baisser les yeux. Sous la table, j'ai le pied qui bat la mesure. Guitare, batterie, cœur, « *You've got a smile so bright/You*

*know, you could have been a candle*¹ ». The Temptations. Il a même de belles dents. Ça ne me surprend pas plus que ça.

– Pinochet, dit-il. Mère Teresa.

– ... pardon ?

Là en revanche, il m'a surprise.

– Comment écrire sur eux ? Qu'est-ce qu'on peut bien dire qui n'a pas déjà été dit ?

Tiens, quelqu'un qui me comprend ? Ça ferait deux depuis ce matin, et le premier, c'était mon chat, Arsène, et avec les chats, on n'est jamais sûr de rien.

– Ce n'est pas la première fois que j'écris sur l'Amérique du Sud². Mais là, le sujet est trop...

Mes mains cherchent mes mots :

– ... je crois que je ne vais même pas le présenter. Tout le monde sait qui il est, tout le monde l'a vu en photo, avec ses lunettes fumées. Je pensais commencer par : « Le général Augusto Pinochet ne sera jamais jugé au Chili. »

Il fait la grimace.

– Vous n'aimez pas ?

– C'est un bon début. Mais c'est l'idée qui me gêne.

– La Cour suprême de justice de Santiago a clos définitivement la procédure...

– ... contre Pinochet « pour l'enlèvement et l'exécution sommaire de soixante-quinze prisonniers politiques commis par un commando militaire, surnommé la "Caravane de la mort", qui sillonna le pays en septembre 1973, au lendemain du coup d'État militaire contre le président socialiste, Salvador Allende ». Je sais.

Il a tout débité très calmement, les yeux dans les yeux.

– Et alors ? ajoute-t-il.

Et il est toujours aussi remarquablement calme :

– Pinochet est un homme qui mène une vie normale. Il fait les magasins avec sa femme, il achète des cadeaux avec ses petits-enfants, il prend des vacances sur le Pacifique.

– Qu'est-ce que vous êtes en train de dire ?

– Que Pinochet. Un jour. Pourrait bien être jugé au Chili.

– Un attentat ? Quelqu'un qui lui tire dessus ? Une bombe ?

– On peut toujours rêver.

Et son sourire est presque, je dis bien presque, revenu.

– Il a quarante gardes du corps, dis-je. La dernière fois qu'il s'est promené sur la plage, comme vous disiez, ils ont arrêté trois jeunes et ils leur ont foutu la peur de leur vie parce que ces jeunes avaient des fusils à air comprimé. Ils ont cru que c'était des mitraillettes.

Le sourire s'élargit, je commence à voir apparaître une fossette à gauche :

– Forcément, avec les lunettes noires, dit-il, on voit beaucoup moins bien.

– Les gamins utilisaient leurs fusils à pompe pour tuer les crabes.

Il prend un ton pince-sans-rire :

– Que font les écologistes ?

– Ce que je ne comprends pas, c'est que le ministère de l'Intérieur a dû démentir la tentative d'attentat. Que la famille Pinochet fasse un communiqué de presse, d'accord, mais l'État ? Depuis la décision de la Cour suprême de justice, il a renoncé à son poste de sénateur à vie. Pourquoi le ministère de l'Intérieur...

– Pour éviter une émeute. Le général a ses partisans. Si on avait appris que quelqu'un avait essayé de le tuer, ça aurait déclenché...

– ... un scandale, oui, mais pas une émeute.

Il m'a interrompue, je l'ai interrompu, on se regarde, comme deux boxeurs. Qui donnera le prochain coup ?

– Vous disiez que la Cour suprême a clos la procédure pour l'assassinat de soixante-quinze prisonniers, mais elle a aussi clos la procédure engagée contre lui pour enlèvements et assassinats pendant son régime.

Il me regarde, il attend.

– ... euh...

Sourire nerveux. De ma part, pas de la sienne, mais on s'en serait douté :

– Je ne me souviens plus de ma question.

– Vous ne prenez pas de notes ?

– Non, j'ai oublié. Et je n'ai pas branché mon magnétophone.

Et je te regarde en face, Beau Gosse. Tu m'as troublée, tu le sais, je te laisse savoir que je sais que tu le sais, ça te va comme fin de premier round ?

Je sors mon carnet et mon magnétophone, je m'installe.

– Vous n'êtes pas le seul journaliste dont Crémieux m'a donné le nom. Pour lui, un portrait de Pinochet, c'est pas la fin du monde. Il y a Internet et le copier/coller pour ça. Sauf que moi, le sujet m'emmerde. Du coup, je lui ai demandé le nom de journalistes espagnols et latino-américains, je me suis dit qu'au moins je rencontrerais des gens.

– Pas latinos, dit-il.

– ... je ne comprends pas.

– Pas latino-américains. Dites sud-américains. On n'a rien à voir avec les latins, on est espagnols et indiens, on est africains, turcs, voire anglais, mais pas latins.

– C'est ça, allez le dire aux Argentins. Ils n'ont rien à voir avec l'Italie, y'a qu'à voir leur équipe nationale de foot...

– Tiens ? Vous aimez le foot ?

– Non.

Mais j'ai eu un faible pour un journaliste de foot de *L'Équipe*. Un autre de mes fantasmes incarnés : Le Blond Buriné aux Yeux Bleus. À ne pas confondre avec le blond scandinave aux yeux bleus, qui est très joli à regarder, certes, il en faut pour tous les goûts, mais je passe mon tour.

– C'est Pinochet qui ne vous intéresse pas ou le Chili ?

– C'est le 11 septembre. C'est la télé qui se prend pour le village planétaire et le Net qui se prend pour le village global. C'est les Unes sur « Islam contre modernité », « le 11 septembre, deux ans après ». C'est que la France entière en ait rien à foutre de l'affaire Elf. On est dans un pays développé, démocratique, responsable, on lit les journaux, on sait que l'État a dilapidé des milliards appartenant à une grande entreprise, on sait que cette grande entreprise a payé des propriétés, des vêtements de luxe, des bijoux, à des hommes politiques et leurs maîtresses, et ça ne nous fait pas grand-chose.

Il hausse les épaules :

– Normal. Vous êtes un vieux pays. Votre Révolution, vous l'avez faite depuis longtemps, et...

Il s'est levé, sourire ironique :

– ... je ne parle pas de Mai 68. Depuis, en gros, ça roule, non ? Alors pourquoi s'inquiéter ?

Il a enfilé ses sacs sur son épaule :

– Je vais essayer de vous aider pour votre portrait sur Pinochet. Mais j'ai pas mes dossiers ici. Dans une heure, chez moi ?

– Non, j'ai des rendez-vous. Plus tard ?

– Appelez-moi. Vous avez mon numéro de portable.

Il me tend la main. Je la lui serre, j'ai essayé d'y mettre de la conviction. Mais lui, il la garde un peu plus longtemps qu'il ne faut, et il y met de la douceur.

Je m'en veux, je me l'avoue, mais ça me laisse rêveuse.

– Tu lui as dit quoi ? ! dit Antoine, assis à la place où était Raphaël Labbé.

Il a la cinquantaine, ça se voit et ça lui va. Là, sur son visage que je connais aussi bien qu’il me connaît, je lis qu’il se fout de moi. Ou qu’il est au bord de la faire.

– Je sais même plus.

Il éclate de rire.

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire de 11 septembre, de village global, d’Islam contre modernité ?

– Ce que je voulais dire, c’est... Quand je lis en Une « 11 septembre, deux ans après » ou « Islam contre modernité », ça me fait bondir. C’est du prêt à penser. Ça ne voit pas plus loin que le bout de son année. C’est ce qu’on pense ici, aujourd’hui, maintenant, ça donne une idée fautive de la réalité. Non, 2003 ne marque pas les deux ans du 11 septembre. Avant celui du World Trade Center, il y a eu le 11 septembre 1973 du Chili, et avant le coup d’État du Chili, il y a eu le 11 septembre des Argentins, et...

– Quoi ?

– En Argentine, le 11 septembre, c’est le jour de l’Instituteur.

– Comment tu sais ça, toi ?

– Parce que moi, ce qui m’intéresse...

Et je détache les mots :

– ... ce n’est pas le Chili, c’est l’Argentine. J’ai presque de l’admiration pour ce pays. Tout le monde lui tape dessus à cause de la crise économique...

Il m’interrompt :

– Des crises économiques, tu veux dire. Ils n’ont que ça depuis...

Sa main s’envole, mais elle revient vite à sa fourchette et à la bavette aux petits oignons avec son assortiment de frites. J’ai le même délice devant moi, j’essaie de m’en souvenir. Un p’tit bout, puis je réponds :

– Oui mais même pendant la dictature, il y a eu un refus du mensonge, il y a eu les Grands-mères de la place de Mai et les Mères de la place de Mai, et après, même si les présidents démocratiques ont voté diverses lois d’amnistie, il y avait débat, et aujourd’hui, Nestor Kirshner, leur président, vient d’annuler ces lois d’amnistie, les généraux ne sont plus protégés, ils peuvent même être extradés.

– Tu ne peux pas comparer. Ça a duré... quoi ? De 1976 à 1983, c’est ça ? Neuf ans. C’est pas le même traumatisme que les dix-sept ans de la dictature de Pinochet.

Je ne sais pas pourquoi, je n’ai pas de réponse percutante qui me vienne. Je mange, un peu. Puis je marmonne :

– De toute façon, avec le plan Condor, tout est lié. C’est vrai, à cette époque, toutes les dictatures du cône sud avaient organisé leur sécurité et leur répression ensemble.

Cette fois, il lâche ses couverts. Minable, je sais, ma répartition était minable. Il me regarde, bras croisés :

– Toi, tu couves quelque chose.

Son inquiétude me flatte. Ça prouve qu’il n’est pas habitué à ce que je lâche le débat :

– Crémieux m’a demandé de faire le portrait de Pinochet pour *Prométhée*. C’est impossible, Antoine, im-possible.

– Mais non.

– Tu as qu’à t’y mettre, toi, si tu es si fort.

– C’est pas moi le journaliste.

Et ravi, comme si la nouvelle lui avait redonné de l’appétit, il enfile un morceau de sa bavette aux petits oignons.

– Je vais transmettre des informations mais qu’est-ce que je vais communiquer? J’ai commencé mais... Quand je me relis, c’est toujours les mêmes mots qui me sautent aux yeux. 11 septembre 1973, bombe, tank, mitrailleuse, bruit de bottes, torture, terreur, brute, suicide, emprisonnement, mort, bourreau, exécution...

– Et alors? C’est ça, Pinochet, non?

– Non, ça c’est des mots. Un article sur Pinochet devrait donner des cauchemars. Après l’avoir lu, les gens devraient vérifier deux fois que leur porte est fermée, ils devraient avoir peur d’éteindre la lumière quand ils se couchent. Mais ce n’est pas ce qui va se passer. On ne peut pas trouver de mots assez horribles pour dire ce qu’il a fait d’horrible. Et si je cherche le contraire, si je cherche des mots très discrets, très réservés, avec le moins d’émotions possibles, je tombe dans l’autre cliché, « l’émotion retenue », « la dignité du peuple chilien », je retombe dans un mensonge. Il n’y a quasiment pas eu de résistance au coup d’État, encore moins de guerre civile à l’espagnole, et plein de Chiliens sont pour Pinochet aujourd’hui.

– Mais pas toi. Et c’est toi l’auteur de l’article.

– Et en mon âme et conscience, je peux condamner la conspiration internationale, en mon âme et conscience je peux condamner l’intervention américaine dans le coup d’État, les généraux français qui sont partis enseigner la torture et la guerre antisubversive aux militaires sud-américains, en mon âme et conscience je peux condamner la violation des droits de l’homme, je peux citer le rôle de

Nixon et Kissinger, Giscard d’Estaing et Michel Poniatowski, je peux vanter le retour à la démocratie, le maintien de cette démocratie, la stabilité politique et économique du pays, mais en mon âme et conscience, je dois aussi parler de la propre responsabilité de la gauche chilienne dans la fin de l’Unité Populaire et la mort d’Allende.

– Quoi? Il a été trahi par les siens?

– Non. Mais ils se sont aveuglés. Une bonne partie de la gauche chilienne était tentée par la fuite en avant. Ils se voyaient comme dans *Reds*, le film de Warren Beatty, pendant la révolution russe de février 1917...

– Ah oui, s’exclame Antoine, fourchette en l’air, avec cette scène magnifique où Diane Keaton retrouve Warren Beatty sur le quai de la gare...

La fourchette descend, il tend son bras :

– Regarde, j’en ai la chair de poule rien que de...

– Antoine.

Je prends sa fourchette et je la pose sur le bord de son assiette avant qu’il l’envoie valdinguer :

– Tu as entendu ce que je t’ai dit?

– Ton discours réactionnaire? Oui, je l’ai entendu.

– Antoine!

J’ai chuchoté très fort.

– La gauche chilienne se voyait revenir au temps des Soviets!

– Et alors?

– Alors ils n’en avaient pas les moyens. Allende n’était pas Kerenski.

– Dieu merci! Il était quand même plus sympathique.

– « Dieu? » Qu’est-ce qu’il vient faire là-dedans?

– Tu ne manges pas?

Il montre mon assiette. Blessées par mon indifférence, les frites se sont écroulées :

– C'est froid.

– Mais non !

Il en pique une.

– Tiède. Ce que tu ne comprends pas, dit-il en continuant à manger mes frites, c'est que le parcours d'Allende, le parcours de l'Unité Populaire, nous a tous fait rêver. Ils étaient audacieux, ils avaient du panache, du charisme, des idées, des rêves, c'était des découvreurs, des candides, pas des naïfs, et en trois ans, ils ne nous ont jamais déçus. Allende était marxiste, oui, ce qui pour toi est rédhibitoire...

Je lève les yeux au ciel.

– ... un marxiste qui aimait la Constitution. Il ne nous a pas déçus, je te disais, et il ne nous a pas trahis.

– Ce que tu ne comprends pas, Antoine, c'est que le parcours d'Allende, le parcours de l'Unité Populaire, est un rendez-vous raté.

Je suis ravie de ma formule.

Et ça l'a fait taire.

Mais pas pour longtemps, je le sens, il mâchonne une de mes frites et il réfléchit. Puis il s'essuie les mains :

– Et moi qui t'avais amené ça...

De sa poche, il sort un carnet. Du carnet, il sort un bout de papier. Il me le tend. Je lis : « Le drame survenu au Chili, pour le malheur des Chiliens, doit passer dans l'histoire comme quelque chose qui nous est arrivé à tous et qui restera gravé dans notre vie pour toujours. »

– C'est de qui ?

– Un Nobel.

– Ah, Gabo...

– Oui, Gabriel García Márquez. Il l'a écrit dans *Semana*, un hebdomadaire colombien. Ça t'inspire ? Ça ravive ta flamme ?

Je regarde la table des deux filles près de la porte. Elles se sont installées entre le moment où Raphaël Labbé est parti et celui où Antoine est arrivé. Deux amies, visiblement. Elles étaient gaies, elles parlaient, je regardais un peu dehors, un peu la salle, les filles, *Le Monde* ouvert devant moi (vaguement, très vaguement), mon regard passe à nouveau sur les deux filles, et il y en avait une qui pleurait. Quelques secondes avant, elles parlaient, et là, il y en avait une qui pleurait. Je ne sais pas pourquoi, ça m'a fait de la peine. Son amie lui tenait le bras à hauteur du poignet, la fille qui pleurait se concentrait pour se calmer. L'amie a dit quelque chose, la fille qui pleurait a secoué la tête, puis elle s'est penchée, elle a pris un kleenex dans son sac, elle s'est mouchée, discrètement, a essuyé ses joues. Le kleenex est resté un moment entre ses mains. L'amie a dit quelque chose, la fille qui pleurait a acquiescé, pris une inspiration, et voilà, depuis, je jette des coups d'œil, mais elles sont comme à leur arrivée, gaies, animées, bavardes.

– Jolies, dit Antoine qui a suivi mon regard.

Lui raconter ?

– ... Il était tellement beau, Antoine, et moi j'ai dit n'importe quoi.

Un silence. Pas besoin d'explications, il sait que je pense à Raphaël Labbé. Il ne me tapote pas la main, ce n'est pas notre style, et quand on se parle sentiments, c'est toujours au milieu d'une grande conversation historico-sociologico-politico, mais le cœur y est.

– Je lui ai même parlé de l'affaire Elf.

Il éclate de rire. Je lui lance un regard noir.

– Oh pardon, dit-il. Excuse-moi, je suis un vieux soixante-huitard, je ne sais pas comment on drague aujourd'hui. Avant, c'était « On ne s'est pas déjà vus

quelque part ? », « Vous habitez chez vos parents ? », « Je peux vous ramener ? », à la limite, si on se sentait très audacieux, « On vous a déjà dit que vous avez de beaux yeux ? », mais l'affaire Elf, non, ça, j'ignorais... ah, tu souris, enfin...

– C'est une phrase que m'avait dite Terence Mbiliba.

Il a changé. Sa gaieté s'est enfuie, il est inquiet. Terence Mbiliba a failli nous faire tuer cet été, Antoine, moi et notre ami Gilles. Pendant mon enquête sur l'affaire Elf³.

– Il m'avait dit que ce qui le choquait, c'était notre indifférence, à nous les Français, devant la corruption de nos dirigeants. Je me sens de plus en plus indifférente, Antoine. Je crois à un monde meilleur mais...

Terence Mbiliba a réussi à fuir la police. Mon article sur l'affaire Elf est paru, et il n'y a sûrement pas lieu de s'inquiéter mais...

– Oui ? dit-il.

– J'écris à *Prométhée*, j'enquête là où ça fait mal, mais les affaires passent, les hommes passent aussi, je m'amourache, ça se termine un jour ou l'autre, je ne pleure même plus... qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne vais quand même pas devenir désabusée ?

Cette fois, il me tapote la main. Alors là, c'est grave.

– Ainsi vous travaillez pour *Prométhée*, dit Thomas Farel en prenant mon manteau. Belle revue.

J'acquiesce.

– Pourquoi ce soupir ?

Je le regarde, surprise, et puis je me rends compte. J'ai fait oui de la tête mais en même temps, j'ai poussé un gros soupir.

– Fatiguée ? Un café ?

Il me sourit. C'est un grand maigre lui aussi, mais la petite quarantaine, les cheveux châtain clair, les yeux clairs aussi, et un sourire craquant. Ses lèvres sont...

Non. Il m'a posé une question. C'était quoi, déjà ? Café !

– Je veux bien, oui.

– Venez.

Grand appartement dans le dix-huitième arrondissement, au dernier étage. Le hall est tapissé de livres, avec juste une place sur la gauche pour un miroir. Le couloir qui mène à la cuisine est aussi couvert d'étagères remplies de livres. Et dans la cuisine, à côté des livres... de recettes, il y a un dictionnaire. Flanqué de la cafetière.

– Prométhée, c'est quand même celui qui a eu foi en l'homme, non ? dit-il.

Il a sorti le café :

– Asseyez-vous, je vous en prie.

J'obéis. Je crois même que je m'écroule mais il est en train de mesurer les doses, il ne me voit pas.